

LE ROI DE KAHÉL

Du même auteur

AUX MÊMES ÉDITIONS

Les Crapauds-brousse
Seuil, 1979

Les Écailles du ciel
Grand Prix de l'Afrique noire 1986
Mention spéciale de la fondation L. S. Senghor
Seuil, 1986
et « Points » n° 343

Un rêve utile
Seuil, 1991

Un attiéké pour Elgass
Seuil, 1993

Pelourinho
Seuil, 1995

Cinéma
Seuil, 1997

L'Aîné des orphelins
Prix Tropiques 2000
Seuil, 2000
et « Points » n° 1312

Peuls
Seuil, 2004

La Tribu des gonzesses
théâtre
Cauris-Acoria, 2006

TIERNO MONÉNEMBO

LE ROI DE KAHEL

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

Ceci n'est pas une biographie mais un roman,
librement inspiré de la vie d'Olivier de Sanderval.

ISBN 978-2-02-085167-1

© Éditions du Seuil, mai 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Pour Jean-Louis Langeron.

In memoriam Alpha Ibrahima Sow et Saïdou Kane.

Merci à M. et Mme Bruno Olivier de Sanderval
de m'avoir gracieusement ouvert leurs archives.
Merci à MM. Rov'H Morgère et Philippe Abriol
ainsi qu'à l'ensemble du personnel
des Archives départementales de Caen
pour leur accueil et leur disponibilité.

Merci à mon proviseur, Djibril Tamsir Niane,
qui m'a donné l'idée d'écrire ce livre,
et au professeur Ismaël Barry pour
ses précieuses informations.

Merci au Centre national du livre
pour sa non moins précieuse bourse.

«Le Créateur les a faits noirs pour que les coups
ne se voient pas.»

OLIVIER DE SANDERVAL

PREMIÈRE PARTIE

Alors qu'il sortait de chez lui pour aller prendre le bateau, la voix cinglante de sa femme immobilisa Olivier¹ de Sanderval au milieu de l'escalier :

– Mon pauvre Aimé, regardez ce que vous avez oublié !

Il toucha ses oreilles échauffées et son dos frémissant, puis tourna un regard suppliant vers le doux petit monstre qui venait de le martyriser.

– Mais quoi, ma petite Rose ? Vous m'avez vous-même aidé à faire mes bagages !

– Et ça ?

Elle exhiba l'objet du délit caché dans son dos.

– Oh ! Je vous assure que ce n'est pas le moment de plaisanter, ma chérie ! Rendez-vous compte, je m'en vais ! En Afrique ! À Timbo !

– Justement ! coupa-t-elle sèchement en le devançant dans la cour où les domestiques finissaient de ranger les malles et d'atteler les chevaux.

– Vous n'allez tout de même pas rouvrir ma valise rien que pour ça !

– Si !

– Mais que voulez-vous bien que j'en fasse chez les Nègres ?

– Vous le porterez pour jouer dans leur opéra !

– En d'autres circonstances, je n'aurais pas dit non, ma chérie ! C'est pour cela aussi que je vous ai épousée : pour vos robes multicolores, vos fleurs dans les cheveux, vos colliers venus des pays lointains et pour les imprévisibles vocalises qu'il vous arrive de pousser dans les églises et dans les salons de thé. De là à jouer au *Méphistophélès* chez les Nègres !

1. Nous l'appellerons ainsi dès maintenant bien qu'il fût né Aimé Victor Olivier et n'accédât au titre de vicomte de Sanderval que bien plus tard.

Mais sa tortionnaire bien-aimée avait déjà refermé le coffre. Il l'embrassa et monta dans la voiture en se disant : « Je le jetterai, cet accoutrement... en arrivant au port ou alors dans le bateau... Oui, oui, dans le bateau, par-dessus le pont. Je vais en Afrique pour devenir roi, pas pour jouer au clown ! » Mais il oublia de le faire tout au long du voyage.

C'est ce petit détail-là qui le sauva quelques mois plus tard, quand les Peuls menacèrent de le décapiter.

Il jeta un dernier coup d'œil au mas, admira son comble à bât d'âne, ses murs ocre et le vert olive de ses nombreuses persiennes. Il avait du mal à admettre que Napoléon eût séjourné là au lendemain du siège de Toulon et rêvé d'épouser Désirée Clary, la fille aînée de la maison. Il émit un bref rire et se demanda ce qui serait advenu de la France si celle-ci avait accepté, au lieu de préférer Bernadotte, juste avant qu'il ne devienne Charles XIV, roi de Suède. Et puis la première République avait chuté, et puis le premier Empire, et puis, par le plus grand des hasards, les Pastré – vous savez, les célèbres armateurs ! – avaient racheté le mas et puis, par le plus grand des hasards, il avait épousé la fille Pastré.

Et voilà que quatre-vingt-six ans après Bernadotte – mais était-ce un hasard ? – il passait la même grille pour aller lui aussi briguer une couronne. Et pas n'importe où : au Fouta-Djalou !

Il neigeait à Marseille, ce 29 novembre 1879. La simple vue du port de la Madrague et de l'avenue du Prado, méconnaissables sous leur grotesque manteau blanc, suffisait à le faire grelotter. La Norvège, ce jour-là, devait ressembler à ça.

« Décidément, je ne pouvais trouver meilleur moment pour aller en Afrique ! », se frotta-t-il les mains en arrivant au port.

Un agent de la Compagnie des messageries maritimes guida le cocher vers le quai où, parmi les navires de Constantinople et ceux d'Extrême-Orient, accostait le *Niger*. Il s'attarda un moment avec le capitaine pendant qu'on préparait sa cabine. Il écouta d'une oreille distraite son soliloque sur les qualités de son paquebot et sur les paysages de Madère ou de l'île Piscis. Il se sentait nerveux. Il aimait les voyages, mais juste pour le plaisir de l'arrivée. Le train et le bateau

l'écœuraient ; le cheval et la bicyclette lui donnaient le tournis. Hélas, songea-t-il, il ne sera plus que poussière le jour lointain mais sûr où le progrès trouvera le moyen d'aller en Afrique en une fraction de seconde.

– Le petit déjeuner à sept heures !... Et détendez-vous, monsieur, nous ne sommes qu'au début de l'aventure !

– Pour vous, capitaine ! grommela-t-il. Pour moi, cela fait bientôt quarante ans.

Quarante ans, cela voulait dire toute une vie, les pieds sur la terre de France et l'esprit là-bas, perdu dans la nébuleuse des Tropiques ! Né, comme lui, en plein XIX^e siècle, on ne pouvait que devenir poète, savant ou explorateur. La question fut vite réglée en ce qui le concernait, il serait explorateur, c'est-à-dire poète et savant par la même occasion. En ces temps-là, dans les cours de récréation, les colonies revenaient dans les conversations aussi souvent que le jeu de marelle et les billes. Les contes ne parlaient pas d'ogres et de fées, mais de sorciers et de cannibales courant avec leurs sagaies derrière le tout nouveau gibier apparu dans les jungles : les pères blancs et les colons.

Le virus des colonies, il l'avait attrapé en écoutant les récits du grand-oncle, Simonet. Les savoureuses aventures des pionniers de la civilisation égarés chez les anthropophages, et que la bonté du Christ sauvaient *in extremis* de la marmite bouillante des Zoulous ou des Papous, le faisaient frissonner tous les soirs, une fois terminés les longs, les pénibles dîners de famille. Et il trouvait bon après cela de se recroqueviller sous les couvertures, ravi que les murs de sa chambre fussent suffisamment épais, la toiture solide et les portes bien verrouillées pendant que, sous la nuit enneigée du Lyonnais, les balafrés rôdaient dans les parcs, à la recherche de petits blonds bien croquants.

C'était un cas, l'aïeul, Simonet, le bohémien du clan, un vrai *bouligant*, pour parler comme les gens de Lyon ! Il avait longtemps traîné ses guêtres du côté de Java et de l'Anatolie. Il en était revenu avec une foule d'anecdotes, de jargons et de nouveautés. Pour la petite histoire, c'est lui qui avait apporté à la France cette merveille appelée mousseline qui fera l'élégance des dames et la fortune de Tarare. On l'appelait « le pape de la mousseline » en ôtant bien bas

son chapeau. Ce qui n'était pas rien, même chez les Olivier, où chacun se devait d'inventer quelque chose avant de procréer.

Vers ses sept ans, l'abbé Garnier, son précepteur, prit la place du pittoresque ancêtre : le moment de passer de la parole à l'acte. Un atoll du Pacifique fut vite transposé sur les bords de l'Azergue, la rivière arrosant la bourgade de Chessy qui avait abrité une partie de son enfance : avec des mandrills en chiffon et des cocotiers imaginaires. Le petit Aimé revêtait son casque et ses bottes, il était le brave ethnologue que la Société de géographie avait envoyé découvrir la Zaratoutsanie, ce pays de la jungle encore inconnu des cartographes et peut-être aussi des devins. L'abbé Garnier se peignait des tatouages sur les avant-bras et des scarifications au visage : il était Guénolé, le redoutable sauvage venu surprendre le Blanc après le naufrage de son bateau. Ils passaient la journée à jouer à cache-cache, feignant de terrasser les fauves et de sauter par-dessus les canyons. Les ruses et les esquives finissaient par avoir raison de Guénolé. Le bon sauvage succombait aux pieds du maître, renonçait aux fétiches et aux sacrifices humains, embrassait la croix et promettait de se conduire à l'avenir comme un bon chrétien. Puis on campait non loin de là et dînait d'une boîte de sardines après la leçon de latin.

À huit ans, c'était clair, il ne se contenterait plus de devenir explorateur, il serait le souverain des sauvages. Il se tracerait une colonie après avoir asséché les marais et dégrossi les tribus. Il en ferait un royaume, vivant sous ses idées et sa loi et rayonnant sous le génie de la France. Mais où : au Tonkin, au Fouta-Djalon ? Il hésita longtemps avant d'opter pour le second. « Tonkin » avait des airs de tocsin dans sa tête de gamin, alors que Fouta-Djalon ! Et puis, depuis Marco Polo, l'Asie n'était plus vraiment à découvrir. On pouvait deviner ses cités et ses lois jusque dans les profondeurs du Takla-Makan. L'Afrique, pendant ce temps, restait, elle, obscure, extravagante, parfaitement imprévisible.

À dix ans, il se mit à dévorer les récits des explorateurs et à écrire aux sociétés de géographie. Il s'abonna à la revue *L'Illustrateur* ainsi qu'aux guides *Joanne* et *Murray*. Il s'instruisit en secret et laissa filer le temps. Sa vie se déroulait bien dans la vallée du Rhône mais avec les fleuves, les plantes et les tribus du Soudan.

Puis ce fut le bac, le diplôme d'ingénieur, le mariage et les

enfants : il se devait de payer son dû à la société avant de prendre le large. Avant cela, il avait eu le temps de vaincre le sommet du mont Blanc, d'inventer la roue à moyeux suspendus, et de construire la première usine de vélocipèdes, histoire de se faire la main. À quarante ans, il pouvait enfin en arriver à l'essentiel : l'Afrique !

L'Afrique, il l'avait toujours vécue, certes, mais ce n'était encore que des mots ; des croquis, des images, des cartes noyées dans des mots. Seulement quelques mois que les choses sérieuses avaient commencé, que sa hantise de gamin avait émergé pour la première fois des chimères et des illusions : quand il avait pris le train à Austerlitz pour se rendre à Lisbonne.

Pour gagner les rivages du continent noir, il valait mieux, alors, traverser d'abord le Tage. Pionniers des découvertes africaines, les Portugais y étaient les mieux implantés, leurs archives, les plus abondantes, leurs cartes, les plus sûres. En outre, leurs comptoirs de Boulam et de Bissao jouxtaient les contreforts du Fouta-Djalon, dont de nombreuses rivières et fleuves y trouvent estuaire.

Ses amis lui avaient recommandé Francisco da Costa e Silva, le directeur général du département d'Outre-Mer, ainsi que les négociants les plus importants. Il n'avait eu aucune difficulté à obtenir les visas et les recommandations, les cartes les plus récentes et des informations précises sur les caprices du climat et sur les mœurs des indigènes. Et, la veille, il s'était procuré une capsule de cyanure avant d'aller poster ses dernières volontés à son ami Jules Charles-Roux, le président de la Société de géographie de Marseille. Peut-être qu'il n'aurait pas dû, mais comment diable aller en Afrique sans écrire ses dernières volontés ? Peut-être qu'il aurait dû la lui remettre en lui faisant ses adieux, mais ce doit être mal élevé de remettre main à main ses dernières volontés.

On ne va pas en Afrique comme on en revient. Dans un sens, les dîners et les bals, les dames en capeline et en robe de tarlatane, les jeux de cartes des négociants, les rires joyeux des officiers de marine. Dans l'autre, l'ambiance morbide des fonctionnaires limogés, des aventuriers en ruine et des veuves éplorées, aux maris fauchés par la malaria ou par les flèches empoisonnées des Nègres.

Sur le *Niger*, les dîners se révélèrent ennuyeux malgré les flonflons de l'orchestre : personne n'avait entendu parler du Fouta-Djalon et

un seul convive savait jouer convenablement aux échecs. Il s'agissait d'un jeune polytechnicien qui allait au Sénégal tracer une route vers l'intérieur des terres. Il s'appelait Souvignet et arborait avec une naïveté désarmante le fol enthousiasme de ses vingt-trois ans. Le soir même du départ, il s'approcha, au salon de thé, de la table où Olivier de Sanderval tuait le temps avec son inséparable barre de chocolat et ses parties d'échec en solitaire, tira une chaise et s'assit :

– Je peux ?

– Attention, je ne joue qu'avec les maîtres !

– Avec les maîtres ! dit-il. Eh bien, allons-y, grand-père, vous ne verrez pas plus maître que moi pour les échecs comme pour le reste !... Si vous me battez, je vous donne ça !... Qu'allez-vous faire en Afrique, grand-père ?

– Je vais me tailler un royaume !

– Roi d'Afrique, oui, oui, vous en avez la tête ! Vous ne me mangerez pas au moins, une fois devenu nègre, hein, grand-père ?

– Vous m'avez l'air encore plus fade que prétentieux, mon petit jeune homme. Et, pour tout vous dire, c'est justement pour stopper le cannibalisme que je me rends en Afrique.

– Quoi, vous allez tuer tous les cannibales ?

– Non, je vais les reconvertir, je vais en faire des savants !

– Chouette alors, des Pygmées émules de Gay-Lussac, mais vous êtes génial, grand-père ! Non seulement vous me battez aux échecs, mais vous êtes encore plus farfelu que moi. Je n'aime pas beaucoup ça, grand-père !

– Et vous, comment comptez-vous vous illustrer ?

– Les ponts, les ports, les monuments, grand-père ! Tant et si bien qu'ils vont tous se coucher sous mes pieds pour me prier d'accepter le titre de gouverneur du Sénégal ! L'Afrique, c'est la chance de ma génération ! Et moi, ça se voit de loin, je suis un ambitieux !

– Eh bien, tous mes vœux, futur général Faidherbe !

Madère, les Canaries, le cap Blanc, voici Gorée !

Sur la trentaine de matchs que dura la traversée, le jeune polytechnicien en gagna tout de même une bonne douzaine, mais il insista, malgré les réticences de son partenaire, pour laisser la jolie montre en or gravée de ses initiales :

– Ce qui est dû est dû, c'est comme ça la vie, grand-père !

À quelques kilomètres de la rade, on voyait déjà les Nègres. Leurs frêles embarcations apparaissaient et disparaissaient dans le sillage du

navire. Ils s'agitaient au milieu des flots, presque nus, et leurs silhouettes rappelaient aux Blancs les formes mystérieuses et ardentes de leurs statues. Les uns pagayaient en poussant des cris, les autres plongeaient, la tête en avant, et rivalisaient de pirouettes avec les vagues.

– Madam' Jolie-Jolie, jette à moi des sous !

Cela amusait ces nouveaux colons, à présent tous sur le pont, agités comme des brebis enfumées. Les Nègres exultaient. C'était au premier de se précipiter sur les jolis petits projectiles, les plus chanceux remerciaient par un long couplet de grimaces et de chants.

– M'sieur Beau-Beau-Chapeau, jette à moi des sous !

On sortait ses jumelles, on se perdit en conjectures sur leur biceps et sur leur surprenante souplesse.

Les autres bougeaient d'un endroit à l'autre du pont, s'ahurissaient bruyamment en pointant du doigt les Nègres, les oiseaux, les plantes. Rien ne l'étonnait, lui. C'était exactement à cela qu'il s'attendait. Tout était à sa place : la terre sombre et chaude, les palmiers chétifs et échevelés, le bruit incessant des tam-tams et des mouettes. Il s'émerveillait simplement que le soleil fût si blanc et les oiseaux si multicolores.

Gorée se trouvait maintenant à portée de main, avec ses forts négriers et ses villas à balcons entourées d'acacias, de rosiers et de flamboyants.

Un frisson intense lui traversa l'échine, il s'agrippa au bastingage et dit sans peur du ridicule :

– Me voici, ma vieille Afrique ! Me voici !

Ce n'était rien que de la terre, du sable, des fleurs et des vagues. Mais en Afrique !

« La chose la plus ordinaire prend ici une signification et une intensité inimaginables ailleurs. »

Il réussit malgré la bousculade à sortir son carnet et nota en souriant : « Ici, tout est soleil, tout est joie ! » C'était plat, banal, parfaitement ridicule, mais c'était exactement cela qu'il sentait sur le moment. Il réajusta son chapeau, mit pied à terre sans ôter sa redingote et ses gants, jetant même un regard moqueur sur ses malheureux compagnons qui, eux, soufflaient comme des bêtes de somme

et s'épongeaient le front, doublement abrutis par la chaleur et par le dépaysement.

Il était né insomniaque et frileux, autant dire : pour l'Afrique ! D'ailleurs, il était déjà un peu chez lui sur ces côtes : outre la maison qu'en bon enfant gâté il s'était fait construire à Boulam bien avant de venir, la plupart des factoreries lui appartenaient et le *Jean-Baptiste*, un yacht flambant neuf, mouillait sur un autre quai pour les besoins de ses excursions africaines.

Il passa la douane, traversa glacialement la cohue bruyante des mendiants. Bonnard et ses pistachiers¹ l'attendaient devant l'attrouplement des vendeuses. Celles-ci grouillaient sur le trottoir poussiéreux, recouvert de fruits pourris, de crottes d'âne et de mouches ; le torse nu pour la plupart, la chevelure couverte de perles, le pagne à peine au-dessus du genou. Elles fumaient de courtes pipes en terre et couraient dans un grand désordre derrière les toubabs pour proposer des statuettes, des papayes, des noix de coco. À côté d'elles, accroupis sur le sol, les hommes se rasaient ou jouaient aux dames avec des cailloux.

Bonnard lui avait aménagé une villa sur le front de mer avec un vaste jardin donnant sur la plage. Mais le lendemain, au lieu de se baigner ou de faire le tour de ses factoreries, il se déguisa en colon (bottes de cuir, jaquette de gabardine, casque) et, semant le pauvre Bonnard, il s'abandonna tout seul dans les ruelles de la ville pour visiter les forts négriers et humer à pleins poumons l'odeur pénétrante des épices et des fruits. Mais voilà que, sur son chemin, surgit un taureau fou furieux. Une bande de gamins se précipita sur lui et le poussa juste à temps à l'intérieur d'une maisonnette.

– Toi entrez à ici ! Celui-là mauvais, mauvais !

Inondé de sueur et tremblant de tous ses membres, il vit la bête poursuivre sa course, un pauvre bougre, bientôt, accroché à ses cornes. « Il n'y a là rien de gratuit, c'est sûr ! », grommela-t-il en tentant de retrouver ses esprits. Le soir, après le dîner, dans un élan mystique, il s'isola dans un coin du jardin et mêla sa voix méconnaissable à celle, terrifiante, de la nuit africaine :

« Tout à l'heure, tu m'as sauvé la vie, ma vieille Afrique, merci ! Maintenant, je t'en prie, accorde-moi le Fouta-Djalon, que j'en fasse mon royaume ! »

1. Pistachier : commis des factoreries coloniales.

RÉALISATION: PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : DIDOT CAM AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL: MAI 2008. N° 85167 (000000)
IMPRIMÉ EN FRANCE

